

PLUS PROMETTANT



Mme Isaacstein. — Mon cher vieux, le petit est dans la cour qui joue avec des allumettes...

M. Isaacstein. — Va lui dire de venir jouer dans le magasin...

LA PIERRE DU DERVICHE

Le fils du sultan allait atteindre l'âge de se marier ; mais vainement son père le pressait-il de fixer son choix, le jeune homme restait irrésolu.

Tous les jours, de la fenêtre de son pavillon, il voyait passer les trois filles du grand vizir ; il savait que son père eût été favorable à une alliance avec l'une de ces princesses ; mais il les trouvait si également belles et séduisantes, qu'il ne savait à laquelle donner la préférence.

Dans la gêne de ses hésitations, il alla trouver un vieux derviche, dont les sages conseils lui avaient été bien souvent profitables ; il lui exposa son embarras.

— Eh quoi ! lui dit le derviche, ne sens-tu pas la moindre préférence pour l'une d'elles ?

— Non, mon père ; elles se ressemblent comme les trois perles d'un même collier ; elles sont toutes belles à miracle, faites à ravir ; on les dit également douées d'esprit et de talents...

— Et le caractère ? interrompit le religieux.

— Eh ! mon père, comment voulez-vous connaître le caractère d'une femme avant qu'on l'épouse ? On ne le découvre qu'après le mariage, alors qu'il est trop tard !...

Le derviche hocha la tête d'un air qui ne laissait pas de doutes sur les risques qu'il faut courir en pareil cas ; puis, serrant sa longue barbe dans sa main pâle, il parut réfléchir. Au bout d'un instant, il releva les yeux, et les fixant sur le jeune homme :

— Quelles sont les qualités que tu veux trouver chez ton épouse ? demanda-t-il.

— A peu près toutes, mon père, dit le jeune prince en souriant ; mais je tiendrais particulièrement à ce que la sultane fût bonne, sérieuse, prudente, avisée...

— Assez, assez ! interrompit le vieux en riant ; ne demandons pas l'impossible à une femme ; voilà qui suffit au bonheur d'un mari. Eh bien ! laisse-moi faire, je vais tenter une épreuve ; et si l'une des princesses possède les qualités que tu viens de réclamer, je me charge de le découvrir aujourd'hui même.

— Et comment ? demanda le jeune homme.

— C'est mon secret, dit le derviche, cachant dans sa barbe formidable un sourire, dont la malice se trahit sous sa paupière ridée. Aide-moi seulement à porter au milieu du chemin ce gros pavé ; les princesses passent tous les jours ici, m'as-tu dit ; l'heure est proche, agissons.

Et, se penchant sur une grosse pierre, tous deux la soulevèrent, et la posèrent en travers du chemin.

— Maintenant, cachons-nous derrière ce buisson, ajouta le vieux ; et, en silence, observons.

C'était, en effet, l'heure où les princesses se rendaient au bain. Elles y allaient séparément, à quelques minutes d'intervalle, et c'était bien sur cette habitude que le derviche avait compté pour le succès de son épreuve.

La première qui parut courait plutôt qu'elle ne marchait, riant ou chantant, allant d'un buisson à l'autre, arrachant une fleur à celui-ci, prenant un papillon à celui-là, effeuillant l'une, rejetant l'autre. Ses allures

vives et gracieuses frappèrent le prince, dont le regard charmé s'abaissa, questionneur, sur le front pensif du derviche.

Celui-ci, ne quittant pas des yeux la jeune princesse, fit une moue expressive. Elle approchait toujours, courant ou sautant, et si bien distraite qu'elle ne vit pas le pavé, trébucha et faillit tomber. Mais, reprenant vite son aplomb, elle se retourna : « Méchante pierre, que fais-tu là ? » dit-elle ; puis elle continua sa course légère et folle.

Au bout de peu de temps, les deux observateurs aperçurent l'élégante silhouette de la seconde princesse. Elle s'avancait, lente et onduleuse, portant droite sa belle tête fière ; elle ne regardait rien autour d'elle ; indifférente à la fleur du buisson, à l'oiseau de l'air, elle semblait n'avoir d'admiration que pour elle-même. Elle était si belle que ses traits frappèrent le prince, dont les yeux émerveillés s'abaissèrent, interrogateurs, sur le front soucieux du derviche.

Celui-ci, sans cesser d'observer la jeune fille, fronça le sourcil.

Elle approchait du pavé. Quand elle l'aperçut, un pli de colère rida son beau front, sa lèvre dédaigneuse se releva et, d'une voix sourdement irritée : « Méchante pierre sur mon chemin, qui t'a mise là ? » dit-elle.

Puis, se détournant un peu, elle reprit sa marche élégante et fière.

A peine avait-elle disparu que la troisième princesse se montrait au bout du chemin. Elle marchait sans hâte comme sans lenteur, regardant les objets environnants de ses grands yeux intelligents et doux ; relevant par-ci une fleur trop penchée, ramassant par-là l'insecte tombé dans la poussière, et le reposant sur la branche fleurie.

Elle était si charmante que sa grâce ravit le prince, dont le regard attendri s'abaissa, anxieux, sur le front grave du derviche.

Celui-ci, tout en contemplant la jeune fille, souriait dans sa barbe. Elle approchait du pavé et, l'apercevant : « Pauvre pierre, dit-elle, quel mal tu pourrais faire en restant là ! »

Et de ses belles mains, si fines, si blanches, elle poussa la pierre jusqu'à ce qu'elle eût réussi à la mettre hors du chemin. Puis, souriante et satisfaite, elle reprit sa marche paisible.

Le derviche alors saisit la main du jeune homme et, du doigt, lui désignant la princesse qui s'éloignait :

— « La voilà, mon fils, voilà l'épouse, bonne et prudente, que ta sagesse a souhaitée. La première, capricieuse et légère, serait une mauvaise reine. La seconde, égoïste et orgueilleuse, serait une mauvaise femme. Mais la troisième s'est révélée intelligente et généreuse : elle a évité l'obstacle pour elle, et l'a empêché d'être un danger pour d'autres. Elle sera souveraine par la tête, épouse par le cœur. — J'ai dit. — Sois heureux.

Et l'histoire ajoute que, bien qu'il fût prince, le jeune homme fut parfaitement heureux.

PAUL GALIBER.

L'UN OU L'AUTRE

Boulevard. — Pensez-vous qu'il y a trop de médecins ?

Roulevard. — C'est l'un ou l'autre. Soit qu'il y ait trop de médecins ou qu'il y ait trop peu de malades.

DÉLAISSÉS

Chacun d'eux tient un « bar » mais sort malencontreux, Ces bars, beaux cependant, plus qu'on ne saurait croire, N'ayant pas un client, l'un chez l'autre, ils vont boire... Et ces deux grands débits se consomment entre eux.

ACTUALITÉ

— J'ai chassé hier pendant quatre ou cinq heures.

— Comme d'habitude les pertes de l'ennemi sont inconnues, je suppose ?

TRISTE VÉRITÉ

Plus d'un homme a perdu beaucoup d'argent par le trou qu'il y a au-dessus de sa poche.

QUOI DE PLUS PROBANT !



— Et tu m'aimes réellement ?

— Si je t'aime ! Mais pas plus tard qu'hier papa m'a offert un joli épagneul si je voulais t'oublier... Et j'ai refusé.